

## LE JOURNALISME

## LES PARASITES DE LA PRESSE

Je lisais dernièrement dans la *Patrie* deux articles, — un de la rédaction et un autre signé d'un nom de plume, — qui protestait contre certaines paroles attribuées au curé de Saint-Henri.

Celui ci, accusé d'avoir dit que les journalistes sont des ivrognes, des impudiques, etc., a, dans une lettre publiée samedi dernier, déclaré qu'il n'a pas prononcé les paroles qu'on lui prête.

Il a ajouté que si l'on pouvait lui prouver qu'il a porté pareille accusation contre les journalistes, il serait assez loyal pour la désavouer.

Je suis bien aise de voir cet incident, né de la discussion du scandale Guyhot, se clore d'une façon satisfaisante pour tous ceux qui y sont concernés.

Les journalistes ne sont pas des chenapans, et ils n'ont pas été vilipendés comme on l'a prétendu. Cela est bon à savoir, et cela va enlever de bien douces illusions aux vieilles femmes des deux sexes, qui s'accoutument difficilement à l'idée que l'on puisse manier la plume sans mener une existence de crapule.

N'ayant pas l'honneur de connaître l'abbé Décarie, qui n'est pas de ma paroisse, j'avoue n'avoir eu aucune difficulté à croire que, dans l'excitation du moment, il avait pu se permettre d'apprécier en termes peu flatteurs l'existence fastueuse et désordonnée de ces nababs de journalistes.

Hélas! mes confrères jouissent d'une si détestable réputation dans un certain monde où ils n'ont jamais mis les pieds — quelques uns d'entre eux préférant sans doute les mettre dans le plat — que je m'expliquais assez facilement qu'un homme honorable mais mal renseigné eût pu s'y laisser prendre.

Chose étrange! Cette réputation qu'ils ne méritent certainement pas leur a été faite par leurs admirateurs, et ils en ont beaucoup, même parmi une certaine classe de jeunes dévoyés.

Ce sont ces derniers surtout qui, pour se donner du ton, entretiennent leurs amis et connaissances des parties fines qu'ils prétendent avoir fait en compagnie de tel ou tel écrivain de renom.

A les en croire ils sont à *tu* et à *toi* avec les sommités du journalisme, qu'ils ne manquent pas de décrire telles qu'ils les conçoivent, c'est-à-dire comme d'incorrigibles bohèmes menant une existence de Polichinelle, répandant l'or à pleines mains aux jours d'abondance, crevant la misère dans les jours de déche, débauchant les femmes, courant la pretentaine, se grisant comme cinq cent mille Polonais, et ne payant jamais ni leur bottier ni leur tailleur, et leur épicière encore moins.

Pour ces imaginations naïves, surexcitées par la lecture de Mürgler, tout écrivain est nécessairement bohème.

Ils brodent sur ce thème les récits les plus fantastiques, qui sont crus d'autant plus facilement qu'ils sont plus invraisemblables.

Par exemple, lorsqu'ils racontent qu'ils se sont grisés en

compagnie du rédacteur de tel ou tel journal, on les croit sans peine, parce que les antécédents du narrateur sont là pour attester que la chose a bien pu lui arriver à lui sinon à l'autre, et c'est déjà une preuve de circonstance.

Il en est de même d'une foule d'autres exploits du même genre attribués à des journalistes par des types qui ne les connaissent même pas.

Le journaliste sort peu; il n'en a pas le temps. Il ne parcourt guère d'autre chemin que celui qui conduit de sa résidence à son bureau.

Il est constamment occupé soit chez lui, soit au journal. Il a toujours plus d'ouvrage qu'il n'en peut faire, et je me demande où il pourrait bien trouver le temps de s'amuser à bambocher. Il n'a pas le don d'ubiquité, et les milliers de nigauds qui se chargent de faire son panégyrique à leur manière ne craignent guère qu'il vienne les démentir, puisqu'il n'a pas connaissance de ce que l'on débite sur son compte.

Le saurait-il qu'il ne pourrait suffire à détromper les gens.

Il ne peut pas se servir de son journal pour nier des rancors qui se propagent en cachette. Le remède serait pire que le mal.

Généralement, il est assez philosophe pour ne pas s'occuper de ce que disent de lui ceux qui ne le connaissent pas. Seulement, il lui arrive parfois de découvrir une partie de la vérité, et voici comment.

Un *quidam*, que vous ne connaissez ni d'Eve ni d'Adam, vous est présenté. Il prend de suite avec vous un ton protecteur, qui prouve que cet auguste personnage veut bien condescendre à autoriser entre vous et lui une douce familiarité.

S'il ne vous tutoie pas dès la première rencontre, c'est qu'il vous ménage cette faveur pour la seconde. Vous vous étonnez bien un peu de ce sans-gêne, mais, tout entier à la joie d'avoir été remarqué par un homme de sa condition, vous vous faites aimable pour cet ami de vieille date dont vous ignoriez le nom il y a un instant.

Alors, vous découvrez, à votre grande surprise, que lui vous connaît depuis longtemps. Il vous a connu à Montréal à une époque où vous n'y aviez jamais mis les pieds.

Il vous tapera sur le ventre et vous dira: "Ce pauvre Gugusse, — en supposant que vous vous appeliez Gugusse — que de fois nous avons pris ensemble le petit verre de l'amitié."

Vous avez beau consulter vos souvenirs, aucune des ces ingurgitations amicales et simultanées ne vous revient à la mémoire, et lorsqu'il ajoute que vous vous êtes souvent pochardés ensemble, vous vous demandez si vous n'avez pas aussi un peu gardé les cochons avec lui.

Mais ne dites rien, de crainte de passer pour bégueule en si aimable compagnie.

Laissez-le faire et vous verrez qu'il vous en racontera de belles!

Les *tu te rappelles?* les *l'en souviens-tu?* se multiplient, et vous n'avez pas le temps de placer un mot tandis qu'il vous narre des incidents de votre jeunesse qu'il doit connaître mieux que vous, puisque vous n'avez pas la moindre connaissance des événements qu'il vous raconte.